



La Bande dessinée et la question de la périphérie: pour une centralité littéraire de la paralittérature?

DIANDUE Bi Kacou Parfait
Maître-Assitant
Université de Cocody/Abidjan

Introduction

L'histoire des genres en littérature est sujette à une dialectique positive qui veut que les sous-genres gravissent des échelons dans leur maturation pour devenir des genres confirmés. L'évolution des différentes tendances des genres dits majeurs témoigne de cet état des faits. Il arrive même que des genres proscrits reprennent de l'ascendant en fonction des besoins esthétiques et idéologiques du moment. Il est peut-être judicieux de soutenir à ce stade que l'Art littéraire est fils de son temps, pour paraphraser le philosophe. La paralittérature et la Bande Dessinée ont subi cette trajectoire ascensionnelle pour s'affirmer aujourd'hui comme des domaines de réflexions autonomes ; s'attirant même, au-delà de la sympathie, l'intérêt de l'institution universitaire qui légifère sur les Sciences. Notre propos s'articule autour de « La Bande dessinée et la question de la périphérie: pour une centralité littéraire de la paralittérature? » Nous n'entendons pas démontrer que la Bédé s'est affranchi de ses oripeaux qui la confinaient à la périphérie de la Littérature voire dans la non-littérature, mais entendons montrer qu'en étant restée fondamentalement fidèle son architecture originelle, la Bédé s'est améliorée de l'intérieur en intégrant des sujets d'intérêt à sa préoccupation. C'est pourquoi elle est charriée vers le centre littéraire tout en demeurant paralittérature. Le débat entre fond et forme trouve ainsi sa réponse dans le choix d'adaptation du fond de la Bédé au détriment d'une transformation drastique de la forme. Il ressort de cette mise au point l'interrogation suivante : pourquoi utiliser une Bande Dessinée pour traiter un sujet aussi important que treize (13) années de crise en Côte-d'Ivoire ? A quoi répond l'architecture disloquée qui consacre la trame de *Côte-d'Ivoire On va où là ?* Pour répondre à ces questions, après avoir défini la paralittérature et la Bédé, nous montrerons d'abord le chemin d'affranchissement parcouru par la Bande Dessinée et étudierons ensuite l'iconicité de la françafrique dans *Côte-d'Ivoire On va où là ?* Recueil de caricatures support de notre analyse.



1 – Définitions

a – La paralittérature

Composée de deux particules, le préfixe « Para » et le radical « littérature », la notion de Paralittérature fut échafaudée pour désigner toutes les productions périphériques à la littérature dite majeure. Invariablement désignée au singulier comme au pluriel pour signifier à la fois l'esthétique et l'idéologie. De plus en plus, la paralittérature devient un genre de transition pour atteindre la grande littérature. Elle se veut le moule de littérisation (entendons de transformation en littérature de référence) des sous-genres littéraires. Le préfixe para vient du grec, et signifierait « à côté de ». Son usage entraîne dans la composition de nombreux le sens de « à côté de », « en marge de » (paralittérature), de « complètement » (parachever), de « presque » (paratyphoïde). Ici le préfixe est adjoint à « littérature » qui désigne succinctement la production esthétique et idéologique des lettres à la fois dans leurs sens alphabétique (morphologie) et dans la philosophie des disciplines littéraires (pluridisciplinarité en littérature).

Créée par suffixation, paralittérature se dit des productions textuelles issues des "littératures populaires" de la fin du XIXe siècle, elles mêmes issues de la littérature de colportage. Les paralittératures sont relativement nombreuses. On peut les classer en grands groupes comme : les littératures spéculatives (le roman policier, le roman de science-fiction, le fantastique, l'utopie et la dystopie), les littératures de l'aventure (roman d'espionnage et de western), les littératures à tendance psychologiques (roman sentimental, roman rose, roman érotique, roman pornographique), la littérature iconique (roman photo et bande dessinée), la littérature documentée (roman historique, roman uchronique et roman rural). Ces littératures sont généralement décriées par l'institution universitaire, sauf en ce qui concerne le fantastique et maintenant le roman policier. On retrouve dans la littérature pour la jeunesse un nombre important de ces littératures avec une forme adaptée à de jeunes lecteurs. Ces dernières années, on observe une multiplication des romans paralittératures publiés sous forme de "transfictions", c'est-à-dire n'apparaissant pas en tant que tels dans des collections dédiées.



b – De la bande dessinée

La **bande dessinée** (appelée encore par l'acronyme **BD**, ou **bédé**) est un art scripto-graphique (souvent appelé le neuvième art). Elle est définie par l'auteur et théoricien Scott McCloud dans son ouvrage *l'Art invisible* comme la « juxtaposition volontaire d'images picturales et autres en séquences destinées à transmettre des informations et/ou à provoquer une réaction esthétique chez le lecteur ». Nombre d'amateurs et de spécialistes dont Will Elsner du genre en donnent aussi de définitions. Ce dernier parle par exemple de « La bande dessinée, art séquentiel ». Notons que la bédé est un phénomène transculturel de sorte que les anglo-saxons l'identifient au mot « comic strip » (« bande comique »). Les Japonais utilisent le mot « manga » qui est généralement traduit par « images dérisoires », (man signifiant originellement en chinois déborder, à son gré), « dessins libres » dans le sens d'interprétation libre. Les Chinois évoquent quant à eux lianhuanhua (liánhuánhuà, « images enchaînées ») et parfois Manhua (mànhuà). Il est à noter que, jusque récemment, la (très riche) bande dessinée chinoise est composée de livres qui ne contiennent qu'une image par page. Cette image est accompagnée d'un récitatif, et, de manière rarissime, de phylactères. Le terme mànhuà désigne quant à lui principalement les bandes dessinées japonaises traduites en chinois.

II – De l'ascension de la Bédé ou le chemin parcouru du sous-genre au genre

a – L'histoire d'un parcours

La Bédé fut pendant longtemps considérée comme un contre genre littéraire assimilable à ce l'on appelle couramment la littérature de gare. L'austérité et la rigueur du domaine universitaire l'ont à cet effet, et à juste titre en ces temps-là, claustrée dans la bulle de la petite littérature à côté d'une grande littérature sérieuse aux critères quasi dogmatiques, donc potentiellement sélectifs voire ségrégationnistes et qui voyaient naître et se répandre de grands noms. Cet ostracisme a contribué à la ghettoïsation de la bande dessinée dont le destin surprenant ne se laissait point s'envisager tant l'élitisme était sous-jacent à la pratique universitaire. L'institution littéraire dans la dynamique des phénomènes a, depuis, fait sa mue tout comme les Universités lieux d'édiction des lois et règles de l'étude de la Littérature entre autres. Ainsi, la bédé a-t-elle gagné droit de cité et est-elle devenue, pourrait-on dire,



« épistémologiquement correcte ». L'on assiste à ce que le phénoménologue noterait comme le passage de l'épiphénomène en phénomène d'autant que les sujets les plus sérieux sont traités par les bédés comme c'est le cas dans *Côte-d'Ivoire on va où là ?* Une triple démarche a présidé à cette légitimation de la bédé : d'abord l'exigence d'une double compétence pour prétendre étudier la bédé relevant et de la sémiologie, ici plus précisément de la sémiotique graphique, et de l'analyse du discours textuel. Ce premier point est consubstantiel à la nature même de la bédé ; c'est pourquoi elle relève à la fois de l'intergénéricité et surtout aujourd'hui de l'interdiscursivité ; d'où l'intérêt grandissant qu'elle suscite. Ensuite, le soin apporté à l'écriture et enfin l'importance historico-sociologique des thèmes abordés. Si dans le cas de *Côte-d'Ivoire on va où là ?* le soin de la langue peut *a priori* laisser à désirer il n'en demeure pas moins que le thème de la crise ivoirienne est de la prime importance pour les Ivoiriens tous les autres peuples qui semblent bon gré mal gré avoir lié leur destin ou partie de leur destin à celui de la Côte-d'Ivoire. Ce sera d'ailleurs un faux procès fait au texte que de le juger à l'aune du niveau de langue de son titre. Si le puriste de la langue lui aurait préféré : « Où va-t-on ? » ou « Où allons-nous ? », il reste que ce qu'il est convenu d'appeler ordinairement « l'humour ivoirien » a semble-t-il, pour rester dans la droite ligne de la caricature, laissé percevoir sa marque et sa prégnance dans l'édification d'un texte écrit à plusieurs mains pour probablement matérialiser l'air du temps de la réconciliation qui souffle sur la Côte-d'Ivoire depuis peu.

b - Une mosaïque de caricatures : pour une symbolique de la réconciliation ivoirienne ?

Côte-d'Ivoire on va où là ? est un ensemble de planches hétéroclites puisées ça et là dans des journaux de la place auxquels a été adjoint un « pur » texte de bédé. Il en ressort que le récit dans *Côte-d'Ivoire on va où là ?* est un récit exo-hétérogène. Cela revient à noter que du point de vue de la structure formelle, il a un double aspect. Il est d'abord un récit exogène en ce sens qu'il est l'assemblage de planches d'auteurs différents dont l'étude de l'iconicité tiendrait inévitablement de compte de la ligne éditoriale des différents journaux dont elles sont extraites. Ainsi, l'architecture du texte est-elle insufflée de l'extérieur pour la production d'un sens pensée hors du texte. Tout le système d'encodage pour faire sens est fondé sur l'harmonie des textes associés selon une vision esthétique et idéologique modulable au gré



des convictions des penseurs et concepteurs du texte. *Côte-d'Ivoire on va où là ?* devient partant de cette observation une bédé orientée puisqu'elle semble guider le lecteur vers une issue connue avant même sa conception ; c'est même cette issue qui gouverne et oriente le ton et le style globalement pourfendeur et persifleur du texte. Cela ne surprend guère eu égard à ce que les planches associées sont communément désignées par lecteurs de la presse écrite par le syntagme « sourire du jour ». Ensuite, *Côte-d'Ivoire on va où là ?* est un récit hétérogène puisqu'il se veut avant tout diachronique couvrant treize (13) ans de crise ivoirienne s'étendant de 1993 à 2006. Cette hétérogénéité qui induit une critique caustique de tous les pouvoirs successifs d'Houphouët à Gbagbo fait du texte une satire de l'exécutif ivoirien que complètent l'ivoirité, la Françafrique, la presse et la coupure de la Côte-d'Ivoire. Elle se manifeste de fait à travers la diversité des sous thèmes abordés même si le thème central de crise peut établir une forme d'homogénéisation discursive réalisant une inertie du temps de treize ans. Le texte ne s'est pas borné à faire des vagues critiques. Il a même signifié ce qui unit les Ivoiriens. A travers des morceaux choisis *Côte-d'Ivoire on va où là ?* veut objectivement rendre compte ; même si au demeurant l'objectivité est une vue mirifique des sujets crédules confiants dans l'Homme. A la lecture des inconstances de la presse, il n'est pas exagéré de noter cet anthropocentrisme biaisé adaptable à la modulation de l'affect de qui rend compte. Etat de fait qui décrédibilise la presse, si tant est que ces planches sont des bouts de presse, dans sa logique de supposée objectivité.

Dans le conflit ivoirien, il semble quelque fois avoir eu un grave manquement à ce principe comme l'indique la bédé. C'est pour quoi le discours présuppositionnel jouissant du crédit de la performativité véridique, le discours sémiologique journalistique s'est perçu comme falsifié. La recherche du sensationnel – ou du « scoop » dans le discours journalistique – a amené la presse à tronquer les faits informationnels. Il va sans dire que la vérité des faits est ailleurs. *Côte-d'Ivoire on va où là ?* établit la relation de causation que le discours performatif journalistique établit entre la notion d'ivoirité, la partition du pays dans l'opposition nord/sud comportant la déchirure chrétien/musulman, la rébellion, et la déconfiture de la Côte d'Ivoire. La bédé indique aussi que la guerre en Côte-d'Ivoire semble être la résultante des modèles occidentaux plaqués et mal maîtrisés. Elle (la guerre) émane aussi de la volonté des Occidentaux de ne pas laisser les pays du sud décoller. Les premiers appliquent mal les concepts de globalisation et de mondialisation. Ces concepts sonnent en principe le glas des



prés-carrés, des chasses gardées et des zones d'influences. Ils devraient permettre à chaque pays de contracter avec qui il veut. Les relations entre la Côte-d'Ivoire et la France semblent être en marge de cette ouverture internationale quand *Côte-d'Ivoire on va où là ?* met déjà en garde contre la « Chinafrique ».

III – Lecture de la Françafrique dans l'iconographie de *Côte-d'Ivoire on va où là ?*

La Françafrique représente le chapitre III du texte support de notre analyse. Douze (12) planches illustratives en constituent la trame diégétique. Le ton en est donné avec la première planche qui indique une indépendance partielle avec certes la fin théorique du colonialisme mais qui voit le règne de la dépendance économique. La dernière planche quant à elle donne l'illusion de la fin de la Françafrique tout en prévenant de l'essor de la Chinafrique qui ressemble en tout point de vue, et surtout de celui de l'exploitation économique, à sa sœur aînée françafricaine. Dans la dédicace de deux de ces livres : *La françafrrique, le plus long scandale de la République et Noir silence, qui arrêtera la Françafrique ?*, qu'il nous a accordée, François Xavier Verschave que nous avons rencontré à Limoges en 2001 inscrit successivement les suivantes : « cette œuvre de mémoire pour qu'enfin la France propose à l'Afrique un meilleur visage. Basta la Françafrique ! Très cordialement, » et « n'acceptons plus ce silence ! Très cordialement, ». Grand théoricien des rapports franco-africain, François Xavier Verschave a achevé de démontrer que la France politique intoxique les consommateurs et contribuables français quant à sa véritable politique « à fric » avec l'Afrique.

Il a écrit pour cela que :

«La logique de la françafrrique est assez simple : c'est le double langage, le dualisme de l'officiel et du réel, de l'émergé et de l'immergé, du légal et de l'illégal, avec une forte domination du second terme. En 1960, De Gaulle a compris qu'il n'échapperait pas à une mutation radicale du droit international régissant les relations entre la France et ses colonies d'Afrique noire. Il a admis une légalité : l'indépendance. En ce même temps, il chargeait Jacques Foccart de satelliser ces nouveaux Etats, d'organiser leur dépendance politique, économique, financière, militaire. La V^e République y est parvenue, en éliminant les opposants et en promouvant les collaborateurs. La réalité mise en place, c'est donc



l'illégalité érigée en système, l'infraction constante de l'indépendance proclamée. Qui dit illégalité dit secret, mécanismes cachés. La dépendance réelle a donc été masquée sous toutes sortes de déguisements, coutumiers des services secrets : vrais-faux mercenaires, sociétés-écrans, coopérative bidon ou alibi, flux financières parallèles¹ ».

Comme on le constate, l'oscillation de la France élyséenne entre le faux et le vrai tant au niveau de la production de l'information qu'au niveau de sa ventilation à propos de l'Afrique dans son rôle de "pompe à fric", est édifiante. Cet état de fait transforme l'opinion publique française en une éponge absorbante et contribue à durcir la peau de certains mythes tout maintenant vifs d'autres préjugés. On a entre autres mythes de la France terre d'Asile, la France salvatrice, la France des droits de l'homme, la France de la générosité ou les préjugés de l'Afrique malade, l'Afrique de la pauvreté, l'Afrique de la faim, du Sida, du paludisme, l'Afrique des guerres civiles etc....

La saturation de l'opinion en ces intoxications véhicule une forme d'information qui provoque chez le Français moyen une opinion favorable dans ses dirigeants pour leur politique africaine. A l'opposé la condescendance ; la pitié et l'apitoiement sont des sentiments que le Français moyen développe pour l'Afrique. La sachant pleinement, l'Elysée travaille à abrutir ceux qui s'abreuvent aux médias d'Etat ; c'est l'érection de la falsification de l'information en système de communication qui est l'une des chevilles ouvrières de la Françafrique elle-même édifiée comme système de spoliation de premier ordre. La double facette que nous nous attelons à démontrer fait du système français une bête mutante, donc un monstre qui se nourrit de l'Afrique positive pour ne laisser émerger que les détritiques repoussants des méandres de la souffrance en Afrique. Le foccardisme, pendant essentiel de la Françafrique est semble-t-il entériné pour toute la classe politique française. C'est pourquoi les positions officielles des dirigeants français, s'il y en a eu sur le problème ivoirien, ont semblé peu crédibles. Aucune véritable voix autorisée ne s'est levée pour apprécier ou déprécier telles ou telles actions si ce n'étaient les venins et les baves répandus ça et là. Ainsi fonctionne la Françafrique. Ces propos de Jean François Bayart nous sont utiles :

« [...] La classe politique française toutes familles politiques confondues, paraît tenir légitime le foccardisme [...] pourtant responsable du fiasco de la politique africaine de notre

¹ François Xavier Verschave, *Noir silence*, Paris, les Arènes, 2001, pp. 277-278.



pays (il s'agit de la France). Tous les partis continuent d'y trouver leur compte notamment en matière de financement des campagnes électorales² ».

Cette légitimation du foccardisme est un soutien ouvert à la françafrique qui n'est rien d'autre qu'«un ensemble fusionnel, mélange d'intérêts politiques économiques bien compris de point et d'autre de la méditerranée et de barbouzeries » selon Thomas Hofnung dans son livre *La crise en Côte d'Ivoire dix clés pour comprendre*. Un tel système d'allure mafieuse requiert, de la part de ceux qui souhaitent, à défaut de le démanteler, d'en limiter la puissance, un courage herculéen. La Françafrique est un monstre mutant qui renforce sa capacité de puissance au fil des gouvernements qui se succèdent en Afrique. C'est en cela que selon les termes de François Xavier Verschave la Françafrique est devenue la Mafiafrique. Elle peut s'apprécier comme l'hydre de Lerne fils d'Echidua et de Typhon. Même Hercule a eu besoin de l'aide de son neveu Loloas au-delà du fait qu'elle a été le motif de disqualification d'entre les dix travaux imposés à Hercule. Cela montre combien la tâche sera ardue pour quiconque entreprendra la lutte pour la seconde indépendance de l'Afrique et partant de la Côte d'Ivoire ; lutte qui entrevoit la fin de la françafrique.

La symbolique mythologique de l'hydre à la tête renaissante témoigne de la volonté de l'Elysée de maintenir permanent son influence dans son pré-carré ; toute comme elle signale la difficulté inhérente à toute dislocation de la françafrique. Que cette volonté soit populaire ou qu'elle soit d'une élite révolutionnaire.

L'on se retrouve devant la complexité du problème franco-ivoirien qui est la source de la crise ivoiro-ivoirienne. S'il est une chose dont le commun des citoyens ne saurait maîtriser, ce sont les tractations souterraines en politique. Entre les oppositions de façade, les pseudos combats, les véritables alliances, les enjeux codés et les voix ouvertes en politique c'est comme se retrouver devant les œufs d'une même poule pour emprunter une métaphore kouroumienne. Nous sommes donc dans une impasse de choix et nous sommes donc contraints de composer avec les éléments que nous lisons. C'est ce qui nous autorise à lire avec prudence les planches de *Côte-d'Ivoire on va où là ?*

Conclusion

² Jean-François Bayart cité par François Xavier Verschave in *La Francafrique* *op. cit.* p. 333



Ce parcours nous amène à constater qu'après deux siècles d'existence la Bande Dessinée a acquis ses lettres de noblesses de sorte qu'elle est devenue aujourd'hui scientifiquement recevable. L'histoire de ce genre, car la bédé est désormais un genre à part entière de la paralittérature si l'on préfère ; qui elle-même arpente avec labeur et risée les chemins tortueux de la reconnaissance ; l'histoire de ce genre donc est faite de bouleversement. L'un des éléments essentiels de son ascension est le déclassement ou débordement thématique. La bédé ne se cantonne plus à la plate caricature ou à la mise en récits texto-graphiques d'idées pour amuser les enfants à travers une figurativité adaptée à la psychologie infantile. Cette réorientation thématique a eu pour corollaire immédiat l'élargissement du lectorat de la bédé et peut-être aussi la « déplorisation infantile » du genre. Par ailleurs, la bédé joue désormais sur le même terrain concurrentiel que l'essai, le pamphlet ou la satire en termes de thème et de ton d'écriture. Elle a même une longueur d'avance quant à son esthétique poétique à double entrée : la scripturale et l'iconographique. Ce fait a mené à une translation topolectale spatio-locative qui a vu l'intervention du centre et de la périphérie. La bédé a quitté la périphérie de l'institution littéraire pour s'installer en son centre. *Côte-d'Ivoire on va où là ?* a réussi le pari du déclassement générique et de délocalisation ; en faisant de la crise ivoirienne son centre d'intérêt. Le texte le réussit d'autant qu'il est une composition exogène assemblant ingénieusement les idéologies opposées dans l'acception du champ politique ivoirien. De plus, l'opportunité du genre se note dans le fait que même des enfants comprendraient la crise ivoirienne à travers des dessins simples et à propos. Il a, avec le projet ambitieux d'harmonisation des lignes éditoriale, créé la ligne éditoriale imaginaire d'un bréviaire de la sociologie politique ivoirienne par delà les clivages et antagonismes. L'on est donc peut-être fondé à pouvoir répondre à la question *Côte-d'Ivoire on va où là ?* On va d'abord à la Réconciliation puis à la Paix ; deux destinations projetées certaines à moins d'une violente bourrasque qui viendrait troubler une lisibilité suffisamment terne pour faire planer encore le doute sur des volontés qui n'ont cessé de s'afficher en faveur du retour à la Paix.

Bibliographie

Aimé (Césaire), *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence Africaine, 1968.



Revue Baobab: Numéro 3
Second semestre 2008

B. (Badie), P. (Birnbaum), *Sociologie de l'Etat*, Paris, Grasset, 1979.

Jean-François (Bayart), *L'Etat en Afrique, la politique du ventre*, Paris, Fayard, 1989.

"", *L'illusion identitaire*, Paris, Fayard, 1996.

"", *Le gouvernement du monde, une critique politique de la globalisation*, Paris, Fayard, 2004.

Noam (Chomsky), Edward (Herman), *La fabrique de l'opinion publique, la politique économique des médias américains*, Paris, Le Serpent à plumes, 2003.

Pascal (Blanchard), Nicolas (Bancel), Sandrine (Lemaire), *La fracture coloniale*, Paris, La Découverte, 2005.

Paul (Larreya), *Enoncés performatifs, Présupposition, éléments de sémantique et de pragmatique*, Paris : Nathan, 1979.

Scott (McCloud) *L'Art invisible*, Edition Vertige Graphic, 1999

Thomas (Hofnung), *La crise en Côte-d'Ivoire, dix clés pour comprendre*, Paris, La Découverte, 2005